

Compartiment auteurs



— Compartiment auteurs

Offert aux voyageurs par la SNCB
à l'occasion de la Foire du livre de Bruxelles
du 17 au 21 février 2011

— **Sommaire**

— Édito Marc Descheemaecker, Administrateur délégué de la SNCB	7
— Édito Ana Garcia, Commissaire générale de la Foire du Livre	9
— Le reproche Claire Castillon	13
— Bartel a des ailes Caroline De Mulder	21
— Gladiadora Françoise Lalande	31
— Le CD d'Arno Ariane Le Fort	39
— Le monde selon Roger... <i>appartient aux femmes</i> Nadine Monfils	49

— Édito

Chère lectrice,
Cher lecteur,

Pour fêter ensemble les 41 ans de la Foire du Livre de Bruxelles, qui se tiendra du 17 au 21 février 2011 à Tour et Taxis, la SNCB tient à vous offrir un nouveau recueil de textes spécialement écrits pour vous qui prenez le train.

Cette année, le thème de la Foire du Livre fait honneur aux femmes: «*Le Monde appartient aux femmes*». Il n'en fallait pas moins pour que le recueil soit imprégné du style féminin. Cinq «auteuses» ont choisi de faire vivre cette 8e édition du *Compartiment Auteurs*. Laissez-vous transporter dans leur univers et leur imaginaire au fil des mots, au gré des pages. Drôles, pétillantes, tendres, oniriques, parfois caustiques, voire énigmatiques, ces cinq plumes affirmées vous garantiront une saveur inégalée. Le célèbre illustrateur Pierre Kroll a recouvert l'ensemble avec humour et talent.

Le train, le livre, c'est une histoire qui se construit au fil des lignes, une passion au quotidien, un savoureux moment de détente. Une merveilleuse complicité que nous sommes fiers de vous faire partager.

Nous sommes sûrs que vous profiterez de cet agréable moment de lecture à bord de nos trains. Embarquement immédiat!

Marc Descheemaeker,
Administrateur délégué de la SNCB

— Édito

La Foire du livre, un parfum de femmes !

La Foire du Livre de Bruxelles s'affiche en événement majeur depuis plus de 40 ans.

Installée à Tour & Taxis, un site magnifique dans un décor gorgé d'histoire, la Foire est ouverte à tous les domaines : la littérature, les sciences humaines, la cuisine, la BD, les livres pratiques, l'édition de jeunesse, et j'en passe. Elle en explore la nouveauté.

En 2011, elle s'est choisi pour thème « Le monde appartient aux femmes ». Douce ironie, affirmation hasardeuse, constat masculin, voire machiste ? Tout cela à la fois sans doute !

Les femmes et le livre ! C'est certainement une très longue histoire dont la foire ne manquera pas de souligner toute l'actualité.

Avec la complicité de notre partenaire, nous vous proposons de découvrir cinq magnifiques voix de la littérature belge et française. Et lorsque l'on parle des femmes, les hommes ne sont jamais bien loin...

Lire est un plaisir, notre caricaturiste ne nous contredira pas. Alors, si le cœur vous en dit, pour une promenade d'une heure ou pour y flâner la journée, seul, en famille ou entre amis, venez vous immerger dans une ambiance festive et mé-tissée.

Du 17 au 21 février, le Livre est l'instrument de tous les possibles !

Ana Garcia,

Commissaire générale de la Foire du Livre

— Compartiment auteurs

Claire Castillon

Caroline De Mulder

Françoise Lalande

Ariane Le Fort

Nadine Monfils

— Le Reproche

Claire Castillon

Tu me plais. Nous devons vivre ensemble. Une femme comme toi, ça s'épouse.

Oui! Je t'aime, tu es l'homme de ma vie, j'aime tes mains, j'aime ta voix, j'ai de la chance.

Je vais m'arranger pour partir moins souvent.

Ça ne te posera pas de problème? Tu ne risques pas d'étouffer en ville, toi qui aimes tant l'aventure?

Mais je partirai quand même. Moins, mais quand même un peu.

Ah. Ah bon?

Je partirai une fois sur trois. Quatre.

Ah oui. Tant que ça?

Ça ira?

Je me débrouillerai.

Quelquefois, j'oublie de te dire ces mots-là mais quand je te vois, tu m'éblouis, j'ai tant de projets pour nous.

J'aime tes tours du monde. Emmène-moi dans tes voyages.

Viens!

J'arrive.

Tu aimes?

C'est très beau mais...

La mer est mon élément. Si on économise assez, on s'achètera un monocoque, on n'a pas besoin qu'il soit trop grand. Juste nous deux. Ce sera bien.

Je suis plutôt campagne. Une petite bicoque. On pourrait avoir nos poules, planter nos légumes. Je rêve d'une cheminée.

Quand je suis sur un bateau, je me sens tellement libre. Libre au sens de puissant, je suis fort quand je dois lutter contre les éléments. La peur est toujours avalée par l'enfer. La fatigue nous rend téméraire, on fait les choses au flair et ça fonctionne, on ne dort pas huit jours et le flair fonctionne toujours, c'est fou.

C'est bien tout ça, mais après les régates, pourquoi ne m'embrasses-tu pas quand tu arrives sur le quai? Je n'aime pas être là si c'est pour que tu ne me voies pas. Je fais des kilomètres pour t'attendre aux escales. Et tu ne fais pas un mètre pour me sauter dans les bras.

L'esprit d'équipe? Tu comprends? Ne gâche pas mes arrivées avec des mots comme ça. Je n'abandonnerai pas mon groupe pour me jeter sur toi. On traverse l'enfer ensemble! L'arrivée est pour eux aussi! Même si je pense à toi.

Dans ce cas, je ne viendrai plus. Je préfère t'attendre ici.

Comme tu veux.

Je t'en veux.

Egoïste.

Tu n'insistes même pas pour que je vienne?

Je repars, n'aie pas peur, je t'assure, il n'y a rien là-dessous, je t'aime, c'est tout ce qui compte. Dans l'équipe? Une fille? Oui, une seule fille mais je ne la connais pas. Pourquoi tu me demandes ça?

Tu parles.

Tant pis. Je t'ai trompée, ça y est, mais tu l'as bien cherché, à me fliquer tout le temps, j'étouffais, voilà!, alors une fille qui rit, franchement, je pense que même moche, j'y avais droit.

— Tu reprends du poulet?

— Non merci.

— J'ai lu dans le journal que les manifestations de jeudi risquaient de paralyser la France entière.

— Ils disent toujours ça.

— Quoi?

— Ça.

Reste donc en mer ! Si c'est pour ce genre de dialogues ! Je ne guette plus tes retours.

Je vois que madame a lu la presse.

Tu manges comme un cochon. Je ne peux plus m'asseoir en face de toi. Dos voûté, lippe pendante, tu ne manges pas, tu bectes.

Ton visage a changé, tu ressembles à une pierre. Tes pieds me font horreur, je les trouve répugnants. Tu leur mets du vernis, tu les soignes pourtant mais tes pieds sont tordus, tu pourrais les cacher, mais non, toujours pieds nus, à me les mettre sous le nez. Même à table ! Tes bosses. Des pieds de danseuse, et tu danses comme un pied !

En préparant le dîner, je pense aux aliments que tu vas disperser. L'huile dissolvant le vernis du parquet, j'assaisonnai désormais la salade à l'eau salée.

Espèce de ménagère ! Je n'aime pas ce chignon que tu te fais depuis quelques jours. Reprendre la danse classique à ton âge, c'est grotesque.

Je voudrais voyager en Italie. J'aurais aimé aller en Grèce, à Chypre, en Ecosse.

La prochaine régata, c'est en Asie. Et tu t'en fous, bien sûr.

— Et ta journée ?

— Pas mal.

Je voudrais te parler de mon histoire de bureau, mais tu vas me raconter les tempêtes, c'est sûr, on n'a pas le même genre de problèmes. Toi, c'est le vent. Moi, c'est le froid.

Tu sais, aujourd'hui, je m'ennuyais, je pensais à toi, j'ai inventé une formule. Tu es une prestidigitatrice, tu transmutes le léger en lourd, et tu me l'accroches dans le dos.

Tu es buriné. C'est pas beau.

J'irai, tu m'entends? J'irai! Quatre mois d'affilée! Tu ne m'en empêcheras pas! J'irai faire cette course, quatre mois, et je la gagnerai!

Ça fait au moins cinq jours que tu ne m'as pas reparlé de cette course. Si tu pars, je te quitte.

Des escales, plein! Et alors? Une fille dans chaque port. Tout sauf toi dans le secteur! Quatre mois sans ta gueule!

Je n'oublierai jamais pour la fille qui t'appelait. Tu mens mal, à l'époque, j'ai fait semblant de te croire.

— Je peux reprendre du dessert?

— Volontiers.

— C'est très bon.

Je prie pour que ton diabète t'emporte, je vais te faire péter le foie, le cœur.

Tu concoctes des desserts de dépressive. Si tu continues à t'enfiler du sucre, tu feras la toupie mieux qu'une danseuse étoile.

— On va se coucher?

— Oui, il est tard.

— Non, il est dix heures.

— Ah bon. On regarde un film?

— Oui, choisis.

— Non, toi.

De toute façon, je vais dormir, tu ne m'attires plus du tout. Si tu m'approches, je hurle.

Je vais rêver de bateau, aux embruns dans mes yeux quand je ne te vois plus.

- Dors bien mon amour, je t'aime.
- Toi aussi, dors bien, je t'aime et à demain.

— Bartel a des ailes

Caroline De Mulder

Whisky a rendu, de l'écume, l'âme, le reste. De la rage plein les dents. Il a fait trois tours sur lui-même, peut-être aveugle, atroce, à japper. Puis ses pattes ont lâché. Whisky c'était le chien du Croate, une saloperie de Pitbull, et sans muselière. Je n'y étais pas, heureusement, bien fait pour ma gueule, bien inspiré d'être ailleurs. Le Croate a ramassé le corps de Whisky crevé. De la laisse s'est fait une ceinture. Puis il a jeté Whisky dans la Lys, il ne croyait pas sérieusement que Whisky atteindrait la mer, il se doutait que Whisky dans l'eau d'été serait mangé avant l'écluse, à peine le temps d'enfler. Whisky avait fait une overdose, pauvre Whisky, bon débarras.

C'était une mauvaise nouvelle, pour nous qui vivons dans les jardins publics. Le Croate ne voyait pas les choses de cet œil. Il prétendait pendre l'empoisonneur avec la laisse, par les pieds, lui casser le nez, les dix doigts, chacun des petits os de son corps tout entier, j'en passe de bien bonnes, sans compter qu'on le comprend à peine, avec cet accent, ces « r » qui ne sont pas d'ici, ces mots qui ne viennent pas. Il faut se concentrer jusqu'au vertige. Ici personne n'est concentré. Quand on le comprend, c'est par hasard ou à cause de la peur. Il n'aimait que Whisky, Whisky qu'il gavait de sucreries, c'est peut-être le sucre qui l'a tué, et même ivre mort le Croate le promenait, mais souvent c'est Whisky qui promenait son maître, le Croate le suivait au bout du monde.

J'ai pensé récupérer le corps, pour mes expériences. Longé la Lys à vélo, rien trouvé. J'ai arraché des poignées de fleurs publiques et je les ai jetées dans l'eau, on ne sait jamais, des géraniums et des œillets. Elles flottaient, le débit de la Lys était trop lent pour les disperser.

C'est Bartel qui m'a raconté l'histoire. Lui était là quand c'est arrivé, toujours là quand on n'a pas besoin de lui, et personne n'a besoin de Bartel. Il se dorait la pilule, à haute dose, plein soleil, de l'herbe dans les doigts, du ciel dans la bouche, et les yeux dans le ciel, il ne dormait pas, sans être réveillé. Il a distingué, dit-il, le cri du Croate, ou peut-être Whisky qui jappait, mais c'était d'abord un chant, qui se modulait, qui enflait entre ses doigts puis dans tout son corps. Quand aux anges il a relevé la tête, il a vu Whisky faire les trois tours, comme pour rire, Whisky dansait, mais il avait l'écume au bec et du sang à l'écume, c'était la danse du cygne. Bartel n'était pas seul dans les parages, il y avait, toujours les mêmes, ce vieux déchet de Jipie, une infection vivante, l'odeur c'est les escarres, à force de faire affalé le trajet entre Gand et Amsterdam. Et aussi Michael, blond aux yeux de loup bleu roi et tristes à crever, vingt ans à tout casser, des pétards seulement, mais traîne avec nous depuis quelques semaines, ce n'est plus qu'une question de jours.

Bartel n'était donc pas seul, mais il s'est senti visé, le Croate l'a dévisagé, défiguré du regard, quand il a noué la laisse autour de sa taille, la nouant, serrant sec, lui Bartel l'a sentie couler autour du cou, il a senti la cuisson du cuir, qu'il me jure, et il a la mâchoire folle en jurant. Il a déballé l'histoire, très vite, il avait le débit qui courait. Moi j'étais venu pour qu'il me file du speed, ça permet de contrebalancer les effets du Haldol, ah vous pensez me tenir, pauvre Gaspard, je m'appelle Gaspard. J'étais venu pour du speed et voilà qu'il me sort cette histoire, c'était arrivé quelques heures plus tôt.

Nous étions chez lui. Bartel a pignon sur rue, il habite quai aux Grains, dans une des plus belles maisons de Gand,

sur la Lys, on dit la Maison aux Cygnes, à cause des deux emblèmes cuivrés sur la façade. On rentre par l'arrière. Il a tout le troisième étage, baigné de grande lumière, d'oxygène, de poussière, nous y sommes exposés à haute dose, nous vivons dans un état second. Il n'y a pas de vitres aux fenêtres. Le plancher est percé par des météorites. En dessous de ce troisième étage, il y en a deux écroulés où on ne fait que passer. Les trois premières marches de l'escalier manquent, faut enjamber en tenant la rampe, qui se tient à nos doigts, un jour ça finira mal, mais le vide dissuade les intrus. L'été prochain ils vont tout raser et bâtir un hôtel de luxe paraît, salopards de vandales, garder que la façade et encore.

Sur un matelas de mousse rongée, Bartel était chamboulé dans une couverture, tapi et serré entre ses propres bras, car il avait froid. Une soirée d'été à ciel ouvert, et la Lys solaire surexposait le plafond de reflets denses, qui faisaient des vagues, mais dans la lumière Bartel grelottait et une grosse goutte lui coulait sur la tempe. Le Croate veut ma peau, qu'il répète, il m'attend dehors. Bartel avait une sale tête, lui toujours frais comme une fleur, un peu hâlé, son pull à peine troué. Faut dire que pour Bartel, les grandes vacances durent depuis plusieurs années, l'été à la bonne heure, nous vivons de rien et partout, où qu'on se trouve. L'ennuyeux c'est l'hiver, faut se mettre à couvert, vivre dans son propre jus, se frayer un chemin à travers son propre corps.

Nous écrivons tous les deux, ça nous fait un point commun, moi un journal lui des écrits il dit mes écrits, un jour on découvrirait son génie. Sa main suit mal sa pensée. Il pense trop vite. Il court dans les dédales de sa tête. Passe des

nuits, des jours à noircir de mots. Mais quand il se réveille, les mots sont vidés, il n'en reste rien, du déchet, des bribes incompréhensibles. Parfois il ne mange pas, ne dort pas, ça dure des nuits et des jours. Le jour, la nuit il ignore. Son rythme à lui, c'est la tachycardie. Il balance entre son amour de la vitesse et sa nature contemplative. Sa vie ne bouge pas mais ses mains tremblent, mais son cœur tiendra, tiendra pas. Une mécanique qui tourne à vide, mais à fond de train. La vingtaine à peine tassée, son visage ne marque pas, il est à ce moment d'équilibre et de vacillement, on pressent déjà qu'il manquera tout mais les jeux ne sont pas encore faits. Lui, c'est le speed en intraveineuse.

Il ne voyait pas, dans ces conditions, comment sortir de là, dehors le Croate était partout. C'est comme ça que pendant plusieurs jours, combien, je lui ai assuré le gîte et le couvert dans son propre chez-lui, il s'agissait principalement de cannettes de bière. Il avait déménagé sans mettre un pied dehors, car il est possible de monter plus haut que le troisième. Une petite échelle de bois s'appuie contre un mur qui s'ouvre sur une trappe. Au moment de la soulever, du bruit, des cris, elle vous monte à la tête, cette violence qui était silencieuse du moment qu'on ne touchait à rien, qu'on laissait fermé. Le bruit surprend, et de là peut-être qu'il donne mal au cœur, fait remonter les aliments. Tourner le sang si l'estomac est vide. Après seulement, on voit les pigeons, des centaines, dispersés, affolés, claquant leurs ailes dans tous les sens du grenier. Il y en a partout. Fous de peur, car à en croire le silence qui précédait, sans doute ils dormaient. Ou alors c'est que personne jamais n'entre là. Ne pas tomber, ne plus bouger. Tirer l'échelle et attendre, derrière la trappe refermée.

Ça lui semblait plus sûr. Il avait monté le matelas, la couverture, le morceau de bougie, ses écrits, ses cannettes vides, et même ses mégots, semé ça sur un sol de fiente fossile, et il avait attendu. En bas, il ne restait rien de lui. La terre ferme était loin, mais dormir lui était devenu impossible. Plus dormir, jamais plus, qu'il disait. Il préférait monter la garde, haut perché, des fois que le Croate viendrait le dénicher. Rien de plus simple que de veiller, il restait des réserves. J'en tâtais et Bartel continuait à accélérer, blotti dans son lit de mousse. Le toit était troué, mais beau fixe. Il me montrait les pigeons, leurs saletés de nids, dans les poutres, entre les tuiles déchaussées, par terre, partout : des rats volants, qu'il disait, c'est la saison des amours. Mais le plus redoutable, c'était le vacarme, les roucoulades, les claquements d'ailes démultipliées, qui se répondaient infiniment. Ils se parlent, qu'il m'a dit, je commence à les comprendre. Le bruit des oiseaux couvrait celui de sa fuite et il leur en était reconnaissant. Il avait adopté un pigeon mort, qu'il avait délicatement posé à côté de sa couche, puis jeté au loin à cause de l'odeur.

Il s'habituaux aux oiseaux, mais pas à l'idée que le Croate l'attendait dehors. Il faisait le fier. Ce sale Croate me veut à l'usure, qu'il disait, à me craquer les nerfs. Il me laisse baigner dans mon sang, compte sur la faim et la chaleur, et le sommeil perdu. Je pense que cette nuit je l'ai entendu, là-dessous, il me cherche, il approche haha et Bartel avait de la sueur plein son front, des gestes hachés, j'ai cru mourir de peur. Ah il me cherche, il me cherchera longtemps. Bartel avait les mains bleues et secouées, le vide lui secouait les pinces, qui coulaient de tout leur jus. La mâchoire folle. Il fuyait à tire-d'aile, à grands gestes. Grande vitesse, plein firmament. Ça allait de mieux en mieux, il s'éloignait à vue

d'œil, mettait de la distance, le Croate en serait pour ses frais. Quand il se levait, la terre manquait. Il poussait parfois des cris de gorge, roucoulait, se gargarisait de poussière, se roulait dans le soleil qui crevait le toit, baignait, brassait, aspirait. Il ne dormait toujours pas. Combien de jours, si je savais, j'ai arrêté de compter le temps qui nous coule. Ses lèvres bleuissaient et ses yeux explosaient. Moi je l'encourageais. On le semait, le Croate, on le semait pour de bon. Il était loin derrière. Le tout était de tenir le rythme.

La dernière fois que je suis venu a été la bonne. La cage était ouverte, la trappe dans le courant allait venait, berçait le vide en grinçant. Hissé là-haut, j'ai plongé les yeux au fin fond, la lumière baissait, des claquements sauvages et pas un cri, et je me suis dit, c'est comme si on leur avait jeté des brassées de miettes, là où Bartel dort, ils se mêlent, se tassent, s'entredévorent chaque souffle. Je me suis dit, c'est le corps de Bartel, là sur le dos et couvert de pigeons, battant des ailes. Je me suis approché. À y regarder franc, ce n'était pas un corps, ce n'était pas Bartel. Bartel avait disparu, et à sa place, une nuée d'ailes battait, les oiseaux mangeaient la mousse du matelas, et s'en servaient pour leur nid. Bartel volatile avait pris la voie des airs. Encore un que le Croate n'aura pas. Bon vent, mon ami, j'ai dit aux pigeons. Je suis redescendu et j'ai arraché des poignées, de pleines poignées de fleurs publiques, avec racine, terreau et tout, et tout jeté à la Lys, du bon engrais pour de l'eau lente. Elles vont mourir, et reflleurir ailleurs, j'en suis sûr, j'y serai.

— Gladiadora

Françoise Lalande

On lui dit :

Le monde appartient aux femmes,

aussitôt, elle pense qu'on a oublié d'en informer les femmes !,

oui, franchement !, dans le monde, peu de femmes sont au courant de cette bonne nouvelle, de ce présent radieux, de ces jours qui les enchantent, oui, franchement !, elle soupçonne que c'est une phrase genre « méthode Coué »,

Le monde appartient aux femmes,

Le monde appartient aux femmes,

Le monde appartient aux femmes,

combien de fois faudra-t-il le répéter pour que toutes les femmes en soient convaincues ?, et surtout, pour que tous les hommes l'acceptent ou s'y résignent ? *Ce jour-là*, pense-t-elle, *je lèverai le drapeau belge sur le toit de ma maison !*, elle rigole, une légère amertume corrompt son envie de rire, car elle reste drôlement sceptique, depuis le temps qu'elle parcourt le monde, elle l'aurait bien vu, si le monde appartenait aux femmes !, elle ne demandait que cela, constater que le monde appartenait aux femmes, or ce n'est pas ce qu'elle a découvert, la route royale n'est pas encore, pas vraiment, ouverte aux femmes, non, elle a plutôt vu, dans beaucoup trop de pays, des petites filles livrées aux travaux domestiques, vendues à des familles riches, soumises aux désirs sexuels de maîtres arrogants, puis jetées à la rue, petites filles trop tôt enceintes, enfants à l'enfance volée, morveuses et sales, réduites à la mendicité ou à la prostitution, certaines sombrant dans la folie, de jeunes folles ivres d'impuissance devant le monde, oui, c'est cela qu'elle a vu, ou, dans d'autres pays, grandissant sous les dictats masculins, analphabètes et soumises, menacées, humiliées, traitées comme des animaux lubriques et dangereux à l'âme des hommes, voilées, ensevelies déjà

sous un linceul bleu ou noir, en attendant le linceul blanc de la mort, ou encore, dans un autre pays, le nouveau-né enterré vivant sous le sable parce que c'est une fille, et dans tous les pays, elle a vu des femmes battues, comme cette belle comédienne morte sous les coups de son célèbre amant, franchement, il y a encore beaucoup à changer dans le monde pour que celui-ci appartienne aux femmes, pourtant elles y travaillent, les femmes, elles ne renoncent pas à combattre le sort injuste, **elles sont le courage du monde**, elles laboureront la terre de leurs ongles s'il le faut...

Et, elle, façonnée par une vie sans cadeau, elle est devenue une lutteuse dans l'âme, mais aussi sur les rings du monde entier, elle a répondu à la violence du monde par une violence fictive, une imitation de violence, peut-être pas la seule réponse adéquate, mais la seule réponse dont elle était capable, face à la brutalité du monde, à ce vent pestilentiel qui traverse la planète, qui rend les hommes enragés, désireux d'en découdre avec leurs voisins ou avec d'autres peuples, une colère implantée dans le cœur des hommes, elle ne s'exclut pas de la masse des furieux parce qu'elle-même se noie dans cette mauvaise colère lorsqu'elle apprend qu'une petite fille a été massacrée par un pervers, quand elle voit la détresse des femmes dans le monde, alors, en secret, parce que ce n'est pas ce qu'on attend de sa part, elle s'est entraînée au combat et elle est devenue une catcheuse professionnelle, Gladiatora, créature mystérieuse, sortie armée d'un rêve ou d'un cauchemar.

Elle profite d'un séjour dans la Capitale du Petit Royaume pour retourner à la salle de sport où elle s'est entraînée, la salle où, un jour, elle est devenue Gladiatora.

Elle désire vérifier si les odeurs des corps en lutte prennent toujours les visiteurs à la gorge, comme lorsqu'on pénètre dans un cirque ou dans une salle d'un zoo, ce sont les odeurs de la sauvagerie, celles des êtres primitifs que sont les lutteurs, âcreté de la sueur, acidités marines des sexes, musc des peaux échauffées, une libération des profondeurs après les cadenas de la civilisation, la lutte romaine n'est efficace que si elle libère le corps et l'esprit de toute retenue, du respect de l'autre, ne plus être qu'une fureur aveugle, et Gladiatora, qui dans la vie réelle déteste les sports de compétition, souffre devant la douleur des hommes, dans la fiction tue!, déjà dans l'enfance, elle s'imaginait pirate, elle a massacré des centaines de marins, et, au temps de son apprentissage de lutteuse, elle a tranché les chairs des gladiateurs, pulsions fictives incompréhensibles à celle qui les subit.

Rien n'a changé, l'odeur de cirque, la poussière dorée que les projecteurs captent lorsque les mouvements des lutteurs la soulèvent du sol, brumes portuaires, sur le ring, deux lutteuses s'affrontent, masquées et bottées, silence de la salle, des aspirants catcheurs observent les prémices du combat, la tension entre les deux lutteuses se communique lentement aux spectateurs, Gladiatora n'est pas épargnée, elle sent ses mâchoires se crispier, elle reconnaît ce réflexe, celui de la féline qui va mordre, le regard est plus acéré, les muscles se tendent, elle sauterait volontiers sur le ring, pour rejoindre les deux lutteuses, pour les prendre dans ses bras et les étouffer, mais elle résiste, elle se tient debout, à l'entrée de la salle, elle hésite un instant, puis va s'installer au dernier rang, parmi les habitants du quartier autorisés à suivre les combats de temps en temps, histoire d'offrir un public aux futures lutteuses professionnelles,

ce sont des hommes et des femmes simples, qui apprécient ces jeux primitifs en authentiques connaisseurs des règles de la lutte, l'entraîneur sollicitera leurs commentaires, appréciations ou critiques après le combat, alors, la visiteuse, assise à leurs côtés, s'amuse de leurs rires, de leurs cris, ils encouragent les lutteuses, ils ne sont plus de simples spectateurs, ils semblent sur le ring aux côtés des lutteuses, celles-ci, débutantes, manquent de conviction, elles redoutent de se blesser, les habitants du quartier ne sont pas dupes, ils murmurent leur déception, c'est alors que le voisin de Gladiadora se lève, il tremble de nervosité, il semble lui-même si fragile que sa voisine craint qu'il ne s'évanouisse, il va tomber dans ses bras, les autres spectateurs se tournent vers lui, ils rigolent, l'homme est sans doute le comique du quartier, il tremble de plus en plus, il fixe un regard mauvais sur une des lutteuses, il hurle *Tue-la! Tue-la!*, il s'assied, il explique calmement à la visiteuse *Celle au masque brun est meilleure que celle au masque blanc.*, il fronce les sourcils, il a été entendu, la lutteuse au masque brun s'emballe, devient furie, termine rapidement le combat par un double ramassement des jambes enlevées, elle démontre une efficacité de tueuse, elle ne relâche pas son étreinte malgré les gestes désespérés de sa rivale qui étouffe et qui reconnaît sa défaite, mais la lutteuse victorieuse a oublié qui elle était et où elle était, les spectateurs interloqués s'en amusent, ils se lèvent pour mieux voir, quelque chose a dérapé, qui les excite, l'entraîneur, furieux, saute sur le ring, il projette la lutteuse au masque brun par une ceinture arrière à laquelle elle ne s'attendait pas, il sépare les deux femmes, sans dire une parole, mais blanc de rage contenue, il force la lutteuse victorieuse, par une prise aux épaules, à se plier en deux, il lui indique qui est le maître dans cette salle, si elle ne respecte pas les

règles de ce qui n'est qu'un jeu, un spectacle, si elle passe du côté des tueurs réels, elle sera jetée dehors, il encaisse son regard haineux sans broncher, tandis que celle qui fut défaite se remet difficilement de ses émotions, car elle aussi a senti qu'elle passait une frontière, *On salue le public!*, ordonne l'entraîneur, maigres applaudissements provenant du fond de la salle, les habitants du quartier se montrent philosophes, *D'habitude, c'est beaucoup mieux!*, ils annoncent à la visiteuse que, par exemple, demain, deux jeunes catcheurs quasi professionnels viendront à cinq heures, *Non mais c'est vrai! Il faut reconnaître que ce n'est pas vraiment un sport pour les femmes!*, la visiteuse ne réagit pas à leur verdict, mais elle n'en pense pas moins, elle est fascinée par leur machisme et par leur naïveté, ces combats de fiction, truqués, à l'issue programmée, apparaissent à ce public comme l'image pure des luttes ancestrales, et les libèrent d'une tension intime, troublée, la visiteuse se dirige vers la sortie du gymnase, mais le petit vieux tremblant s'approche d'elle, il a quelque chose à lui révéler, alors, désignant la garce qui a vaincu, celle à qui il a ordonné de tuer l'autre, il murmure, illuminé de fierté *C'est ma fille, vous savez!*

— Le CD d'Arno

Ariane Le Fort

D'accord, il y avait Céline mais Céline ne comptait pas. Dans l'immédiat, en tout cas, elle ne comptait pas. Elle se trouvait à Aix, à l'autre bout du pays, et le soleil ici était tellement exquis malgré le ciel presque blanc que Juliette a souri, les yeux fermés. La main de Martin reposait sur sa cuisse et le rocher sur lequel ils étaient allongés avait beau lui écorcher le dos, c'était le genre de moment qui n'avait pas besoin de grand-chose de plus pour subsister bien des années au-delà de sa brève existence. Doux et tiède et entier. Aussi inattendu que cette température en avril.

— Je n'aurais jamais cru qu'on pourrait faire la sieste dehors aujourd'hui...

Martin a redressé légèrement la tête pour regarder tout à tour la mer devant eux, plate et étrangement bleue sous le blanc du ciel, et le visage de Juliette sur la pierre grise. Elle aurait aimé qu'il se penche un peu plus et l'embrasse mais il ne l'a pas fait, il a repris sa position allongée, sa main toujours posée sur elle, et c'était déjà ça, le baiser n'était pas nécessaire. D'autant plus qu'il a ajouté :

— Quel bonheur, putain...

Juliette était chaude de plaisir et elle a attendu quelques instants avant de dire, parce qu'il faudrait bien y venir de toute façon :

— Tes enfants sortent de l'école dans une heure.

— Très juste. Faut que j'aille acheter un atlas avec Pierrot.

Ces deux phrases ont suffi. Sa main a quitté la cuisse de Juliette, il s'est redressé sur ses coudes pour un dernier regard vers l'eau bleue ; le moment était maintenant derrière eux, envolé, et le plus étonnant de tout, c'était le sentiment que Juliette éprouvait : la certitude que le lien délicat et brûlant qui les avait réunis tout au long de cette nuit et de ce début de journée était maintenant rompu, il ne poserait plus la main sur elle tant qu'elle serait là, près de lui. Elle n'aurait pu dire pourquoi elle en était certaine à ce point-là.

Ils ont ramassé leurs affaires en silence, Martin était beaucoup plus grand qu'elle, un peu trop maigre, négligé dans sa tenue ; sa chemise rouge brique était à moitié enfilée dans son jeans, le reste pendait par endroits, il s'en tapait, ne s'en rendait sans doute même pas compte. Ils ont marché jusqu'à la voiture, un peu distants l'un de l'autre et Juliette, pour se donner une contenance, a mis sur ses oreilles les écouteurs de son iPod. Elle a poussé le volume à fond et la voix de Bashung a pris toute la place disponible.

Martin a ouvert la portière de la voiture qui avait passé ces trois heures au soleil et qui était chaude comme en été, Juliette s'est assise du côté passager.

— Tu veux venir à la FNAC avec nous? Ça fera plaisir aux enfants de te voir avant que tu ne repartes.

Elle a ôté ses écouteurs.

— Bien sûr. Moi aussi, ça me fera plaisir.

C'est alors qu'il a eu un petit sourire un peu navré.

— C'était vraiment sympa... un peu inattendu.

Elle a rougi.

— Oui. Inattendu...

C'était une route que Juliette connaissait bien. Une heure entre Pornic et Nantes. Elle avait habité la région avant de partir dans le Nord et elle connaissait Martin depuis cinq ans, elle avait été la baby-sitter de ses enfants jusqu'à l'année dernière. Ses parents vivaient encore à quelques kilomètres de Nantes et c'est eux qu'elle était venue voir. Elle avait appelé Martin pour avoir des nouvelles de Pierrot et Louise, il l'avait invitée à passer la soirée avec eux hier soir et sans doute aurait-elle besoin de pas mal d'heures pour se remémorer chaque détail, chaque glissement, chaque minuscule modification qui l'avaient finalement conduite dans ce lit du sous-sol réservé aux amis de passage, dans lequel il était venu la rejoindre à pas de loup pour ne pas réveiller les enfants qui dormaient à l'étage, et où ils avaient passé une nuit si dense et émerveillée que c'était à se demander pourquoi ils n'avaient jamais franchi le pas avant ça et d'où pouvait bien jaillir toute cette fébrilité, cette énergie inouïe et la tension amoureuse qui les avait surpris autant l'un que l'autre, peut-être.

Le matin, il s'était levé le premier et lui avait dit : « Je vais réveiller les enfants, ils ne descendent jamais jusqu'ici, ne t'inquiète pas. Si tu veux, on peut aller faire un tour à la mer

pendant qu'ils seront à l'école... » Il l'avait embrassée furtivement et elle avait ensuite plongé sous la couette pour se faire oublier des enfants même s'ils ne descendaient jamais et, de là-dessous elle avait écouté chaque bruit de la maison avec une joie à peine ternie par la petite phrase que Martin avait lâchée au cours de la soirée: « J'ai une nouvelle amie depuis six mois, elle habite dans le Sud, on se voit quand on peut... », et qui pour l'instant n'était qu'un détail sans la moindre importance.

Les deux enfants de Martin n'ont pas eu l'air surpris de trouver Juliette assise dans la voiture quand ils se sont installés à l'arrière.

Pendant toute la durée du trajet jusqu'au centre-ville, Martin s'est montré joyeux et plus détendu que lors du retour de la mer. Il se tournait sans cesse vers elle comme pour guetter ses réactions ou son assentiment et quand ils se sont garés aux abords de la FNAC, elle n'était pas loin de perdre à nouveau tous ses moyens.

Le dernier CD d'Arno occupait la moitié des têtes de banc et elle s'est dirigée tout droit vers le rayon chanson française. Elle a mis un casque sur les oreilles et a laissé la voix d'Arno envahir tout l'espace disponible, histoire de ne plus penser à rien.

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

Martin s'était approché d'elle. Il a pris la pochette en main, a hoché la tête et, sans rien ajouter, il a rejoint les enfants qui se dirigeaient vers la librairie.

Quand ils sont arrivés à la caisse, Martin avait toujours le CD d'Arno dans la main et Pierrot l'a remarqué :

— Mais papa, on l'a déjà...

L'estomac de Juliette a fait un léger bond et comme Martin ne répondait pas, c'est Louise qui a répété :

— Mais oui, papa, tu l'as achetée la semaine dernière !

Il a lâché « Eh bien comme ça on l'a en double » et Juliette a senti un immense frisson lui parcourir le dos.

La voiture de Juliette était toujours garée à la même place depuis la veille au soir, devant la maison de Martin, elle l'avait presque oubliée. Martin s'est garé juste derrière elle.

— Tu as le temps de prendre une tasse de thé ?

— Bien sûr.

J'ai même le temps de faire un tas d'autres choses. Elle ne l'a pas dit, bien sûr, elle les a suivis sagement dans le hall d'entrée dont la fraîcheur contrastait avec l'air tiède du dehors. Martin a déposé le CD d'Arno sur le buffet du salon et, tandis qu'il leur préparait du thé, elle a suivi Louise qui voulait lui montrer sa collection de plumes.

Quand elle est sortie de la maison un peu moins d'une heure plus tard, elle tremblait un petit peu malgré la douceur persistante du dehors. Les adieux avaient été sommaires, Martin n'avait rien montré de plus que sa gentillesse habituelle, les enfants ne les avaient pas lâchés une minute et peut-être les choses auraient-elles été différentes s'ils avaient été seuls. Comment savoir? Dans un accès de témérité, elle avait tout à coup failli dire: le CD d'Arno... il est pour moi? mais en ramassant son sac qu'elle avait posé près du buffet elle avait vu que le CD avait disparu, il n'était plus là où Martin l'avait laissé.

Elle serrait maintenant son sac contre elle, et ouvrait la portière de sa voiture d'une main un peu fébrile, impatiente de se retrouver à l'abri des regards.

Elle s'est assise, émue, a pesé le pour et le contre pendant quelques secondes: je l'ouvre maintenant ou j'attends? Elle n'a pas résisté, elle a ouvert son sac d'un geste un peu trop brusque. Le CD n'y était pas. Juliette l'a refermé et rouvert encore une fois, comme si elle avait du mal à y croire. Clairement, le CD n'y était pas et Juliette est restée immobile un moment, perdue. Elle y avait vraiment cru, elle n'avait pas douté un instant que ce petit cadeau lui était adressé et lui revenait de droit. Si la douleur n'avait pas été si cuisante, elle aurait presque pu en rire. Elle s'était trompée sur tout, Céline n'était pas un détail, elle comptait même beaucoup, et si elle n'avait jamais entendu parler d'Arno, elle n'allait sans doute pas tarder à le connaître.

— Le monde selon Roger...
appartient aux femmes

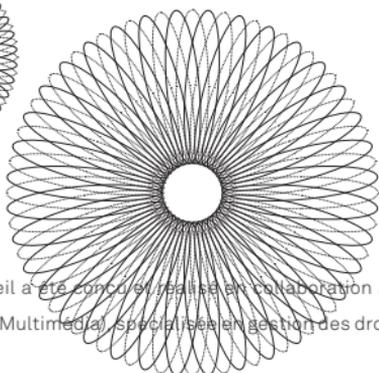
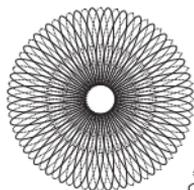
Nadine Monfils

— Hé, tu sais que c'est la journée de la femme aujourd'hui ? Tu parles d'une arnaque commerciale. C'est comme Noël et toutes ces conneries. Pourquoi pas la journée du poivrot tant qu'on y est. Ah ça, là y aurait du monde au balcon ! Tiens, ben dans mon bureau, j'en connais pas un seul qui ne picole pas. Faut dire qu'ils sont tous cocus. Alors, ça donne des excuses. Les femmes c'est toutes des salopes. Si on part en couilles, c'est neuf fois sur dix de leur faute. Et la fois où ça l'est pas, ça l'est quand même puisque c'est une femelle qui nous a mis au monde. Pour ça que je suis resté célibataire, moi. 58 ans et peinard tranquille. Pas con, le Roger ! Quand j'vois mes collègues de La Poste, ils ont que des emmerdes. Et d'où tu viens à cette heure ? Et pourquoi tu repars ? Et tu sens la pétasse... et patati et patatras. Le ménage finit toujours par se fissurer. Ces salopes jouent les allumeuses pour te séduire et après crac ! Elles passent le reste de leur vie à te faire chier. On dirait que ça les amuse. Un clébard au moins, il te demande rien. Ni d'où tu viens, ni où tu vas. Jamais un reproche. Tu peux rentrer plein mort, il est content de te voir. Et en plus il te lèche les panards. Que du bonheur. Mes potes ils se sont tous fait entuber. C'est vrai que le monde appartient aux femmes, putain ! Les trois quarts des mecs obéissent au doigt et à l'œil. Peur de ne pas avoir à bouffer le soir, ou alors, c'est parce que Bobonne a du pèze. Dans le meilleur des cas, c'est pour son cul qui fait encore frétiller la nouille. Les derniers soubresauts avant l'apocalypse. Moi je dis que les meufs, il faudrait les envoyer au Japon pour leur apprendre à devenir des geishas. J'ai vu un reportage là-dessus à la télé. Ça ce sont des femmes ! Elles ne vivent que pour servir les mecs et en plus elles ferment leur gueule. Toujours tirées à quatre épingles, souriantes, prévenantes, à te faire des courbettes à longueur de journée... Le rêve ! Si j'avais du fric, c'est là que

j'irais. Chez les niakwés. Là-bas ce sont des princesses et ici, nous on se tape des Pitbull. À 20 ans ça roucoule et après ça aboie. Y'en a même qui mordent! J'en connais. Tiens ben le gros Gilbert, tu sais celui qui trie le courrier...et ben sa mégère lui a croqué le sifflet! Tu te rends compte? Il a plus pu s'asseoir pendant une semaine. Evidemment, tout le monde se foutait de sa poire, mais quand on y pense, ça doit pas faire du bien. Et tu sais pourquoi elle a fait ça cette guenon? Parce qu'elle a trouvé des revues pornos planquées dans un tiroir de son garage. Y a pas de mal à mater des gonzesses tout d'même! Si c'est des peintures avec des grosses dondons à poil, ou des sculptures comme la Vénus de Mimile, ça on dit rien. C'est de l'Art! Mais la photo d'une belle gonzesse avec les nichons à l'air, c'est un sacrilège. Tu parles d'une hypocrisie! Encore heureux qu'elle la lui ait pas coupée et jetée dans le jardin comme l'autre toquée, là! Je lui ai dit au gros Gilbert: « t'as eu de la chance, vieux ». Il a pas compris. Faut dire qu'il est un peu limité comme garçon. Pas étonnant qu'il soit tombé sur les dents de la mer, ce con. Tout le monde ne peut pas être malin comme moi. Ah ça, pourtant, j'en ai eu des occasions de me faire enchaîner par des gravures de mode. Tu te souviens de la fille du Maire? La petite Lisette... Une belle plante! Avec tout ce qu'il faut comme fournitures. Mais je connais le service après vente. Le client est toujours floué! Alors je l'ai envoyée bouler. Bon, j'lui ai bien mis un p'tit coup dans la cornemuse, histoire de tester le produit. Mais j'ai pas acheté. Quand on était ados, mes potes étaient tous là avec des rêves de vedettes et asteur, ils sont le nez contre un mur. Et y'a un pété qui a dit que la femme est l'avenir de l'homme! Faut manquer de frites dans le cornet pour en lâcher une pareille! Moi je dis que les femmes c'est comme les restos et les vacances. T'as pas toujours envie

d'aller manger au même endroit. Des fois tu veux varier. Tu te vois aller tous les étés à Blankenberge, toi? Quand j' pense à tous ces crétins qui passent leur vie devant le même paysage qui se dégrade en plus! T'épouses Pamela Anderson et tu te retrouves avec Pauline Carton. Regarde Brigitte Bardot! Par contre, nous les mecs, on bonifie avec l'âge. Sean Connery et Jean Roquefort en sont des exemples frappants. De plus en plus de charme, ces gens-là. Tu sais pourquoi les autres se font tous avoir? Parce qu'ils ne voient pas à longue échéance. Moi j'ai toujours vu plus loin que le bout de ma bite. Parce que j'en ai dans la cafetière! D'ailleurs un jour j'ai fait des tests. Des gens très sympas dans la rue distribuaient des tracts. Ils m'ont invité dans une salle avec un gars, genre professeur, qui faisait remplir un questionnaire à ceux qui voulaient. Et bien à moi, ils ont dit que j'étais très intelligent et apte à faire partie de l'église scientifique. Comme Tom Cruise qu'il a dit le type en costard. T'imagines? Mais après, fallait payer pour aller plus loin et comme j'avais pas encore eu ma prime à ce moment-là, j'ai dit que je reviendrais plus tard. Des fois, j'y pense...Tu sais, la vieille Carmen, celle qui lit dans les boules en bas, paraît qu'elle a plein de pognon planqué dans sa boîte à pain. Qu'est-ce qu'elle va faire avec tout ça, hein? En plus, elle a plus personne. J'irais bien me faire lire l'avenir...Je mérite mieux que de finir mes jours à La Poste. Même une petite figu dans «Mission impossible 4 ou 5», ça me va. J'suis doué pour tout. Puis, je passe bien à la télé. Tu te souviens quand Télé Bruxelles m'a filmé sur la Place de Brouckère pour me demander mon avis sur les curés pédophiles? Z'ont tout de suite vu à qui ils avaient affaire. Même le boucher m'a demandé un autographe le lendemain. Si je lui pique un peu de pognon à Madame Soleil, ça lui fera une bonne action. Tu crois qu'elle va le voir dans sa

boule? Hein? Ho! Tu m'écoutes? Dis, m'man, tu peux arrêter de ronfler? J'm'entends plus causer. Maman? J'peux dormir avec toi? J'ai peur quand y a de l'orage, tu sais bien...



SACD
Scam*
SOFAM
deAuteurs

Ce recueil a été conçu et réalisé en collaboration avec la Scam (Société civile des Auteurs Multimedia) spécialisée en gestion des droits d'auteur.

La Scam est une société coopérative internationale, qui rassemble avec la SACD et la SOFAM plusieurs milliers de créateurs en Belgique. On compte parmi ses membres de nombreux écrivains, nouvellistes, poètes, scénaristes, auteurs de bandes dessinées, scénographes et journalistes.

Si vous êtes vous-même sur le point de publier une œuvre,
n'hésitez pas à prendre contact :

Maison des Auteurs

Rue du Prince Royal 87 / 1050 Bruxelles / T +32 (0)2 551 03 20

servicedesauteurs@sacd-scam.be

www.sacd-scam.be

Retrouvez les textes de ce recueil, enregistrés par les auteures elles-mêmes ou par des comédien(ne)s sur la borne d'écoute « Écoutez Voir » disponible sur le stand de la Maison des Auteurs à la Foire du Livre du 17 au 21 février (stand 328) ou sur le portail des créateurs francophones BELA (www.bela.be).

Écoutez Voir est un programme mis en place par la SACD et la SCAM en partenariat avec le site BELA et La Première (RTBF) dans le but de proposer des pastilles sonores d'œuvres ou d'extraits d'œuvres permettant au public de découvrir la richesse de la création contemporaine, sa diversité, sa contemporanéité...

Impression : Snel

Couverture : Pierre Kroll

Mise en page : www.coastdesign.be

© asbl Foire du Livre de Bruxelles

ainsi que les auteures des textes publiés dans ce recueil

Éditeur responsable :

asbl Foire du Livre de Bruxelles

Ana Garcia / 33, Bd de Waterloo / 1000 Bruxelles



**BÊTE DE FOIRE
DURE À CUIRE
LIVRES D'OR
GAUFRES DE
BRUXELLES**

 **foire** du livre
de Bruxelles